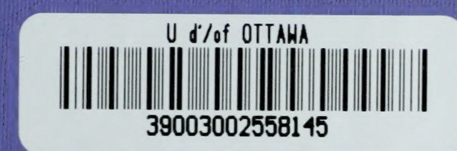

U d'/of OTTAWA
39003002558145

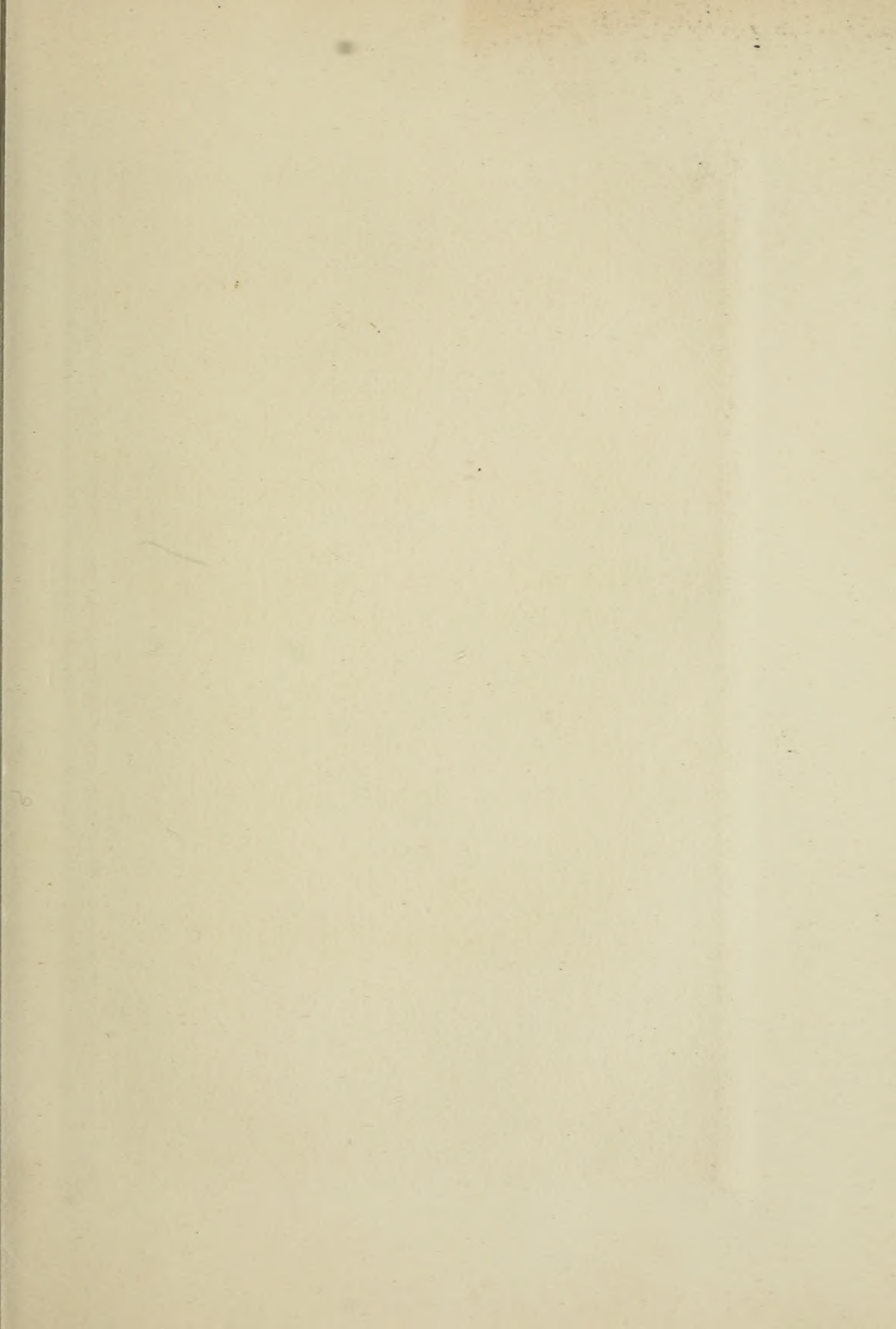
Heureusement

COMÉDIE EN UN ACTE EN VERS

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Comédie-Française, le 29 novembre 1762.

Dans la même collection :

Le Singe de la mode, comédie en un acte, en prose, de Frédéric II, Roi de Prusse (1742).





Je vais donc boire à Mars.

LES OUBLIÉS — LES INCONNUS

Heureusement

Comédie en un acte en vers

(1762)

PAR

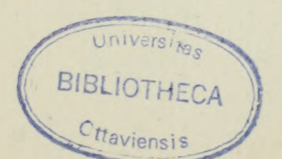
ROCHON DE CHABANNES

Eau-forte gravée par E. Pennequin d'après Eissen.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
15, Rue de Cluny, 15

—

1903





Rochon de Chabannes

SA VIE ET SES ŒUVRES (1)

Rochon de Chabannes, dont le nom est aujourd'hui tombé dans l'oubli, fut cependant un des auteurs dramatiques les plus applaudis de son temps. On accueillit favorablement la plupart de ses œuvres, et l'une d'elles, celle que nous publions, lui valut une place parmi les

(1) Pour écrire cette notice, on a consulté les ouvrages suivants : les différentes éditions des œuvres de Rochon de Chabannes ; *Le Nouveau Théâtre de la Foire* (Paris, Duchesne, 1765, 4 vol. in-8°), où se trouvent les textes de *La Coupe enchantée*, de *L'Ecole des Tuteurs* et de *La Péruvienne; Marc-Antoine Rochon de Chabannes et sa correspondance avec M. de Gérard. Documents inédits des Archives municipales de Strasbourg*, publiés et annotés par R. Reuss ; *Les Anecdotes dramatiques* (Paris, Duchesne, 1775, 2 vol. in-16) ; Léris, *Dictionnaire portatif des Théâtres* (Paris, Bauche, 1763) ; les comptes rendus du *Mercure de France ;* Fleury, *Mémoires* (Paris, Dupont, 1835, 6 vol. in-8°) ; La Harpe, *Cours de littérature* (Paris 1838, 18 vol.) ; F. Masson, *Le Département des Affaires étrangères pendant la Révolution, 1787-1804*. (Paris, Plon, 1877) ; C. Dejob, *Les Femmes dans la Comédie française et italienne au XVIIIe siècle*. (Paris, Fontemoing 1899) ; A. Joannidès, *La Comédie française. Dictionnaire général des pièces et des auteurs* (Paris, Plon, 1901).

poètes comiques de second ordre aux côtés de Boissy, de Destouches et de Fagan.

Marc-Antoine-Jacques Rochon de Chabannes naquit à Paris le 23 janvier 1730 et mourut dans la même ville le 25 floréal an VIII (mai 1800) (1). Il était le second fils d'un procureur au Parlement, que la chicane avait enrichi. Maître Rochön, voulant sans doute que ses fils pussent « se mêler de porter l'épée », leur donna des noms de terre : il appela l'aîné Rochon de la Valette et le cadet Rochon de Chabannes. Nous ignorons où ce dernier fit ses classes. Après avoir terminé ses humanités, il dut étudier en droit, mais très probablement le jeune homme montra peu de goût pour Cujas et Barthole : de bonne heure, le démon du théâtre l'avait mordu.

Dès l'âge de vingt-trois ans, il apportait aux comédiens de la Foire Saint-Laurent un opéra-comique en un acte, La Coupe enchantée. *Cette pièce, que Rochon de Chabannes avait écrite en collaboration avec son frère, était tirée du conte de La Fontaine qui porte le même titre. Représentée le 19 juillet 1753 et fort bien interprétée par La Ruette, Mlle Villiers et Mlle Rozaline, elle eut un honorable succès (2).*

(1) Cf. Masson, *op. cit.*, p. 47 ; il nous a été impossible de retrouver l'acte de naissance de Rochon de Chabannes.

(2) Cf. Léris, *op. cit.* Le texte de *La Coupe enchantée* se trouve dans le tome I du *Nouveau Théâtre de la Foire.* Les rôles secondaires de cet opéra-comique étaient tenus par les Sieurs Deschamps, Le Moine, d'Athemère, Morisaul et Dourdet.

L'année suivante, le 4 février, Rochon de la Valette donnait à l'opéra-comique de la Foire Saint-Germain une Ecole des Tuteurs. *L'auteur d'*Heureusement *avait sans doute travaillé à cet ouvrage, dont le sujet était également emprunté à un conte de La Fontaine, au* Cocu battu et content. *Malgré le talent des acteurs et quelques couplets adroitement tournés, cette pièce ne réussit pas (1).*

Il en fut de même pour La Péruvienne, *opéra-comique en un acte, que Rochon de Chabannes faisait jouer au même théâtre un mois plus tard, le 23 mars (2).* La Péruvienne *mettait en scène une aventure de « l'aimable et naïve Zilia », l'héroïne de Madame de Graffigny (3).*

Le Deuil anglais *(deux actes en vers. Comédie italienne, 12 mars 1757) ne fut guère mieux reçu (4).*

(1) Cf. *Anecdotes dramatiques*, et Léris, *op. cit.* Le texte de *L'Ecole des Tuteurs* se trouve dans le tome IV du *Nouveau Théâtre de la Foire.* Les rôles de cet opéra-comique étaient tenus par les Sieurs d'Hautemert, Deschamps, Parent et par les Demoiselles Rozaline et Villiers. *L'Ecole des Tuteurs* est la dernière pièce que Rochon de Chabannes écrivit en collaboration avec son frère. Rochon de la Valette mourut en 1755.

(2) Cf. *Anecdotes dramatiques* et Léris, *op. cit.* Le texte de *La Péruvienne* se trouve dans le tome II du *Nouveau Théâtre de la Foire.* Cet opéra-comique fut créé par les Sieurs Le Moine, La Ruette, Parent, et par les Demoiselles Le Moine, Villiers, de Lorme et Prudhomme.

(3) Le roman de Madame de Graffigny avait déjà inspiré à Boissy une comédie en cinq actes et en vers intitulée *La Péruvienne.* Représentée sans succès le 5 juin 1748, cette pièce ne fut pas imprimée. (Cf. Léris, *op. cit.*)

(4) Cette pièce était tirée de l'anglais. (Cf. Léris, *op. cit.*).

Découragé par ces échecs, Rochon ne donna rien pendant cinq années. D'ailleurs les théâtres de genre ne lui suffisaient plus : il ambitionnait de se faire applaudir à la Comédie-Française. Mais alors, comme aujourd'hui, il n'était pas aisé pour un jeune d'en forcer les portes.

Ce fut Mlle Dangeville qui les lui ouvrit. La célèbre soubrette, à laquelle Rochon avait été présenté, fit recevoir Heureusement *par ses camarades. La pièce fut jouée à ravir : Mlle Hus sut rendre les nuances délicates du rôle de la jeune femme ; Dangeville prêta à Marton l'autorité et la franchise de son jeu ; Molé, l'inimitable talon-rouge, fut un Lindor étincelant de verve, d'élégance et de légèreté ; enfin Préville eut l'art de voiler ses yeux pétillants de malice et fit de M. Lisban une des plus amusantes ganaches du répertoire. Le parterre et les loges acclamèrent avec enthousiasme l'auteur, dont le talent était désormais consacré ; le temps ne devait pas démentir ce brillant succès : représenté en 1762,* Heureusement *ne disparut de l'affiche qu'en 1820 (1).*

Rochon remercia Mlle Dangeville, dont l'amitié lui avait été d'un si précieux secours et lui adressa les vers suivants :

Un autre auteur que moi, charmante Dangeville,
Te loueroit sur ton Jeu naturel et facile,

(1) De 1762 à 1820 *Heureusement* fut joué tous les ans, sauf en 1785, 1786, 1787, 1792, 1793, 1802, 1804, 1817, 1818 et 1819. (Cf. Joannidès : *op. cit.*)

Te représenteroit dans le sacré Vallon
Couronnant de lauriers les Enfans d'Apollon,
Donnant à leur ouvrage une immortelle vie ;
Mais j'aime mieux louer ton cœur que ton génie.
Au sein de ta maison ouverte à l'amitié,
Où le talent se cache et n'est pas oublié,
Voilà quelle est la scène, où loin de l'œil du monde,
Tu m'as su pénétrer d'une estime profonde.
Là j'ai vu tous les cœurs se ranger sous ta loi.
On t'admire au Spectacle, on t'adore chez toi (1).

Mlle Dangeville fit plus encore pour son protégé : elle le recommanda au Duc de Praslin, qui attacha Rochon aux Affaires étrangères comme « rédacteur d'ouvrages politiques » (2). Cette place, sans être une sinécure, n'était pas assez absorbante pour obliger le nouveau « commis » à renoncer au théâtre ; aussi, dès l'année 1763, faisait-il représenter aux Français La Manie des arts ou La Matinée à la mode. *On accueillit fort bien cette amusante satire d'un Mécène ignorant, qui badigeonne des tableaux et compose des opéras.*

En 1767, Rochon, qui peut-être avait fréquenté plus assidûment les coulisses de la Comédie que les bureaux du Ministère, tombait en disgrâce et perdait son emploi ; il conservait toutefois un traitement de deux mille livres (3).

(1) Vers à Mlle Dangeville jouant le rôle de Marton dans *Heureusement*. (Cf. *Théâtre* de Rochon de Chabannes, éd. de 1786, I, 5.)
(2) Cf. Masson, *op. cit.*, p. 45.
(3) Cf. *Ibid*, p. 47

L'année d'après, le jeudi gras, Préville, Molé, Bonneval et Mlle Fanier faisaient applaudir une farce de Rochon, Les Valets maîtres de maison ou Le Tour de Carnaval. Hilas et Silvie, *pastorale en un acte (10 décembre 1768), fut moins bien reçue, malgré « les talents réunis des plus aimables actrices » et la délicieuse partition de Gossec. La pièce offrait à peu près les mêmes tableaux que* L'Oracle *(1),* Les Grâces *(2),* Amour pour amour *(3) et* L'Ile déserte *(4); or ces situations si connues n'étaient pas rajeunies « par le style et le choix des détails » (5). L'auteur dédia son œuvre à Mlle Dangeville. « L'Europe, lui écrivait-il, vous a nommée sa première actrice, des gens de lettres vous ont reconnue pour leur juge, et ceux qui ont le bonheur de vous connaître vous regardent comme la femme la plus aimable et l'amie la plus intéressante. »*

Ces éloges étaient sincères, et Rochon, qui devait déjà beaucoup à l'amitié de Mlle Dangeville allait lui devoir encore davantage.

Un soir, quelques sociétaires, Saint-Foix, Lemière, Dorat, Saint-Aubin et Rochon se trouvaient réunis à

(1) Comédie en un acte et en prose de Saint-Foix (1740).
(2) Comédie en un acte et en prose de Saint-Foix (1744).
(3) Comédie en trois actes et en vers de La Chaussée (1742).
(4) Comédie en un acte et en vers de Collet (1758).
(5) Cf. *Mercure de France*, janvier 1769.

la table de l'illustre Marton. Lekain se leva pour faire l'éloge de la maîtresse de maison.

« Pas de flatteries au moins, interrompit l'hôtesse, ou je vous le rendrai.

— Non, répondit Orosmane, la vérité, la vérité toute pure... Il y avait une fois...

— Mais c'est un conte !

— J'ai tant de merveilles à raconter que cela pourrait en avoir l'air. » Et le tragédien, jetant les yeux sur un portrait de Mlle Dangeville, qui ornait la salle à manger, poursuivit : « Il y avait une fois une fée... »

Les convives applaudirent avec fureur.

« Je ne veux plus de ça, fit la charmante comédienne. Vous êtes de vilaines gens. Je m'en irai. »

Lekain accusa Rochon de lui avoir soufflé le conte.

« Ah ! c'est lui le coupable ! Un ancien ami ! Comme je n'aime pas les courtisans, j'exile M. Rochon de Chabannes en Saxe.

— Vous me faites peur, s'écria ce dernier.

— Puisque vous me donnez une puissance de fée, je vous fais chargé d'affaires de Sa Majesté très chrétienne à la Cour de Dresde.

— Est-il possible !

— Oui, ambitieux, que vous êtes. J'ai réclamé contre votre réforme. Le Ministre vous hausse d'un cran ; vous irez le remercier demain. Messieurs, ajouta Mlle Dangeville en riant, M. Lemière m'a dit que les Grecs fai-

saient de leurs comédiens des ambassadeurs ; vous voyez qu'en France il n'y a pas à se plaindre : une actrice y fait des plénipotentiaires (1). »

A vrai dire, Rochon n'avait été nommé que secrétaire de légation. C'est par intérim qu'il remplit pendant deux ans le poste de chargé d'affaires. Il revint en France en 1774 (2).

Notre diplomate rapporta d'Allemagne une adaptation de Minna von Barnhelm *intitulée* Les Amans généreux. *Non content d'alléger la pièce allemande de ses longueurs, il avait modifié le caractère de l'héroïne, dont l'amour expansif eut sans doute étonné un public habitué à la réserve décente des Henriettes et des Sylvias. Rochon fit de Minna une jeune veuve et rendit plus discrète sa passion pour le beau Tellheim.* Les Amans généreux *représentés le 13 octobre 1774 et merveilleusement joués par Préville, Molé et Mlle d'Oligny réunirent tous les suffrages. Le critique du* Mercure *ne ménagea pas ses louanges à l'auteur, dont on pouvait « beaucoup espérer pour le comique, qui allie la gaîté avec le sentiment* » *(3).*

(1) Cf. Fleury : *Mémoires*, I, 155 et suiv.

(2) Rochon remplit le poste de chargé d'affaires de 1770 à 1772 ; il avait six mille livres de traitement. A son retour en France, il conserva la moitié de ses appointements, qui, à partir de l'année 1788, lui furent payés sur le Trésor royal. (Cf. Masson, *op. cit*, p. 47.)

(3) Cf. *Mercure de France*, novembre 1774. C'est sans doute

*Nous ne dirons rien de L'*Amour français *(un acte en vers, 17 avril 1779), dont l'intrigue insignifiante était à peine compensée par le mérite du style et du dialogue (1). Le livret du* Seigneur bienfaisant *n'offre guère plus d'intérêt. Dans la préface de cet ouvrage, Rochon se fait gloire d'avoir introduit le premier sur notre scène lyrique « le drame, ce genre si naturel... qui ne nous occupe que des peines et des malheurs de nos semblables ». Aux héros, aux fées, aux palais enchantés, il a substitué « des tableaux de la vie humaine parlant au cœur » ; cependant, comme un opéra ne saurait se passer de spectacle, il a placé l'action de sa pièce en Béarn au temps d'Henri IV, « parce que le costume de ce siècle lui a paru plus théâtral » que les habillements modernes. Cette innovation ne fut pas goûtée. On critiqua le « poème » de Rochon, mais on applaudit la partition de Floquet et les excellents artistes, qui l'interprétèrent (2).*

aussi pendant son séjour à Dresde que Rochon écrivit *Le Duel*, comédie en un acte et en prose imitée de l'allemand. Cette pièce, dont le sujet était, à peu de chose près, le même que celui du *Philosophe sans le savoir*, ne fut jamais représentée.

(1) *L'Amour français* était joué par Préville, Molé, Mme Préville et Mlle d'Oligny.

(2) Larrivée, Lainez, Legros et Mme Saint-Huberty. Les ballets étaient de Dauberval, de Noverre et de Gardel *l'aîné*. Floquet dédia sa partition « à Son Excellence le Baron de Choiseul, Ambassadeur de S. M. très chrétienne près de S. M. Sarde ». La partition du *Seigneur bienfaisant* gravée par G. Magnian se trou-

*Au mois d'août 1781, M. de Gérard, prêteur royal, priait l'auteur d'*Heureusement *de composer un « à-propos » pour les réjouissances, que la ville de Strasbourg allait donner à l'occasion du centenaire de sa réunion à la France. A l'exemple de Voltaire, Rochon ne dédaigna pas d'être « un poète de province » et bâtit en quelques semaines un petit acte intitulé* La Tribu. *Un des vingt mariages, que les corporations ou* tribus d'art *de Strasbourg célébrèrent à l'occasion de la fête séculaire en dotant les couples aux frais de la cité, avait fourni le sujet de la pièce. Le rideau tombait sur un tableau, que Greuze aurait signé : un vieillard, le Père Louvois, ainsi nommé parce qu'il était né le jour même de l'entrée de Louvois dans Strasbourg, bénissait les fiancés tandis que l'assistance chantait des couplets en l'honneur du Roi.* La Tribu, *précédée d'un opéra,* Les deux comtesses *(1), fut jouée le 1er octobre dans la salle, qui s'élevait sur la place du Marché-aux-chevaux (2). Son Altesse Royale la Princesse Christine de Saxe, plusieurs autres « Princesses étrangères » et « toutes les personnes de distinction et notables de la Ville » assistèrent à la représentation, dont le succès ne fut pas aussi*

vait à Paris chez Bouin, marchand de musique, rue Saint-Honoré, près Saint-Roch, au Gagne-Petit (un vol. in-4°).

(1) Nous ignorons de qui sont les paroles et la musique de cet opéra.

(2) Aujourd'hui place de Broglie.

complet qu'on aurait pu l'espérer (1). « Toutes les scènes de Louvois ont fait une grande impression, écrivit M. de Gérard à Rochon. Le Public a saisi avec sagacité un grand nombre de traits, les uns ingénieux, les autres naïfs, et ceux qui peignent les caractères nationaux n'ont pas été moins sentis. Comme je vous dois néanmoins la vérité et afin que ces éloges ne soient suspects, je ne dois pas vous dissimuler que... la bénédiction qui termine la pièce a eu... moins de succès ; il m'a paru que notre public n'a pas regardé une bénédiction comme un objet théâtral. Cette sensation n'a pas empêché que la représentation n'ait été suivie des plus grands applaudissements ; la pièce a été parfaitement jouée, tous les acteurs ont montré le plus grand zèle, et j'ose dire qu'en oubliant quelques talents supérieurs de la capitale, vous en eussiez été vous-même content (2). »

Trois ans plus tard, le 11 mars 1784, Rochon donnait à la Comédie-Française, ou plus exactement au Théâtre de la Nation, une comédie en cinq actes et en vers, Le Jaloux, *qui faillit tomber le premier soir. Elle*

(1) Cf. *Relation des réjouissances ordonnées et faites par la Ville de Strasbourg dans les derniers jours du mois de septembre 1781, à l'occasion de l'époque séculaire de la soumission de cette ville à la France en 1681.* Strasbourg. De l'imprimerie de Simon Kürsner, rue du Savoir, p. 11.

(2) Cf. Lettre de M. de Gérard à Rochon, Paris, 17 octobre 1781. (Cf. *M.-A. Rochon de Chabannes et sa correspondance avec M. de Gérard, op. cit.*, p. 17.)

se soutint grâce à Molé et eut même l'honneur d'être jouée à la Cour en présence du Roi de Suède.

Nous n'avons plus à mentionner qu'un seul ouvrage de Rochon, Les Prétendus, *comédie lyrique (partition de Le Moine) représentée le 2 juin 1789 à l'Académie royale de musique (1).*

Telles sont les œuvres dramatiques de Rochon de Chabannes (2). On voit que, somme toute, il fut un auteur heureux. On applaudit la plupart de ses pièces ; il obtint avec Heureusement *un succès éclatant; il ne connut jamais les sifflets de la cabale, et les talents de ses interprètes épargnèrent à ses productions les plus faibles le déshonneur de la chute. La critique lui fut toujours clémente, et seul La Harpe, qui n'était pas de ses amis, le traita rigoureusement : « Il n'y a peut-être pas une page de son théâtre, écrivit l'implacable Zoïle, où l'on ne rencontre des fautes grossières, des fautes de sens, d'expression, de convenance, tout ce qui prouve à la fois le*

(1) Cet ouvrage fut créé par les Sieurs Adrien, Rousseau, Laïs et par les Demoiselles Maillard, Gavaudan *cadette* et Rousselois. La partition de Le Moine dédiée à Mme de La Ferté et gravée par Huget, musicien de la Comédie italienne, se trouvait à Paris chez l'auteur, rue N.-D.-des-Victoires, et chez M. Korwer, facteur de piano-forte, rue Neuve Saint-Eustache (un vol. in-4°). On a parfois attribué à Rochon le livret du *Portrait ou la Divinité sauvage*. Les paroles de cet opéra sont de Saulnier.

(2) En plus de ses pièces, Rochon avait encore publié : *La Noblesse oisive* (1755, in-8°), opuscule écrit à propos de *La Noblesse commerçante* de l'abbé Coyer et *Observations sur la nécessité d'un second théâtre français* (1780, in-12).

défaut d'esprit et de jugement (1). » *Il serait plus exact et plus juste de dire que si Rochon manquait d'invention, s'il négligeait trop son style, il avait du naturel, de l'esprit, savait bâtir une pièce et entendait fort bien l'art du dialogue.*

*
* *

*Le sujet d'*Heureusement *est tiré d'un conte moral de Marmontel, dont la conclusion peut ainsi se résumer : les honnêtes femmes ne doivent souvent leur « innocence » qu'à un hasard heureux.*

La Marquise de Lisban, mariée à un homme fat et prétentieux, n'a pas repoussé les avances du Chevalier de Luzel, jeune blanc-poudré, dont la grâce et l'esprit n'ont d'égal que la légèreté. Le Chevalier est sur le point de vaincre les derniers scrupules de la Marquise, quand le mari survient. L'amant se réfugie dans un cabinet de toilette; mais lorsqu'on va pour le délivrer, le volage a passé dans une chambre voisine. A travers la cloison, Madame de Lisban l'entend déclarer à sa caméristе Louison l'amour le plus brûlant. L'imprudente Marquise, à jamais corrigée, congédie la soubrette et fait consigner sa porte au séducteur. La vertu conjugale l'a échappé belle !

(1) Cf. La Harpe, *op. cit.*, XI, 677 et suiv.

Avec habileté et sans blesser les bienséances difficiles à conserver en un tel sujet, Rochon a su donner à ce conte une forme dramatique. Mais, à vrai dire, il ne doit guère à Marmontel que l'idée générale de sa pièce et le rôle du mari (1). Les caractères des autres personnages

(1) Marmontel avait joliment campé le personnage du mari : «... C'était une de ces figures froidement belles, qui vous disent : *Me voilà ;* c'était une de ces vanités gauches, qui manquent sans cesse leur coup. Il se piquait de tout et n'était bon à rien ; il prenait la parole, demandait silence, suspendait l'attention et disait une platitude ; il riait avant de conter, et personne ne riait de ses contes ; il visait souvent à être fin et il tournait si bien ce qu'il voulait dire, qu'il ne savait plus ce qu'il disait. Quand il ennuyait les femmes, il croyait les rendre rêveuses ; quand elles s'amusaient de ses ridicules il prenait cela pour des agaceries. » On retrouve plusieurs des ces traits dans le portrait que Marton trace de M. Lisban à la scène I.

A la scène XIII, dans les couplets commençant par ces mots :

« Tu ne rougis donc pas d'adorer ton époux ?
. . . .
« Ainsi Cléon, Dorval, cette folle jeunesse...
. . . . ,
« Je les plains s'ils n'ont pas de meilleure fortune. »

Rochon n'a fait que mettre en vers la prose de Marmontel : « Tu ne rougis donc pas d'aimer ton mari ? Sais-tu bien que cela est ridicule et que l'on dit dans le monde qu'il faut nous ensevelir ensemble, ou m'exiler auprès de toi ; que tu n'es bonne à rien depuis que tu es ma femme ; que tu désoles tous tes amans ; et que cela crie vengeance ? — Moi, Monsieur, je ne désole personne. Ne me connaissez-vous pas ? Je suis la meilleure femme du monde. — Quel air ingénu ! On l'en croirait. Ainsi, par exemple, Palmène doit trouver bon que tu n'aies fait avec lui que le rôle d'une coquette ? Le chevalier doit être content qu'on lui préfère un mari ? Et quel mari encore ! Un ennuyeux, un maussade, qui n'a pas le sens commun, n'est-ce pas ? Quelle comparaison avec l'élégant chevalier ! — Assurément je n'en fais

sont heureusement modifiés et développés. De la Marquise de Lisban, coquette expérimentée, Rochon a fait une toute jeune femme foncièrement honnête, qui sent s'éveiller en son âme encore vierge l'amour, qu'elle ignorait, et contre lequel, en dépit de son cœur, le devoir l'oblige à lutter. Le Chevalier de Luzel, dont Marmontel avait à peine indiqué la silhouette, est devenu dans la pièce un charmant étourdi, effronté avec Marton, plus réservé devant sa cousine, mais tout aussi dangereux, et qui, dans l'ardeur de ses seize ans, brûle de

Joindre aux lauriers de Mars les myrthes de l'amour (1).

Enfin Rochon a dénoué sa comédie d'une manière fort amusante. Le mari pénètre lui-même dans le salon, où Lindor est caché; Madame Lisban frémit, mais se rassure bientôt en voyant son époux revenir la figure épanouie: il a trouvé Lindor aux genoux de Marton et se félicite d'être arrivé à temps pour sauver la soubrette. La situation est d'un comique excellent. Beaumarchais y placera plus tard la Comtesse Almaviva entre le Comte, Suzanne et Chérubin (2).

aucune. — Le chevalier a de l'esprit, de la légèreté, des grâces. Que sais-je ? il a peut-être le don des larmes. A-t-il jamais pleuré à tes genoux ? Tu rougis ; c'est presque un aveu ; achève, contemoi cela. » (Cf. Marmontel, *Œuvres complètes*, Paris, Belin, 1819, II, 90.)

(1) Cf. *Heureusement*, sc. IX.

(2) Disons même, en passant, que Beaumarchais a imité Rochon

*Nous avons dit le succès que la pièce de Rochon obtint à Paris. On l'accueillit aussi bien à l'étranger. On la traduisit en plusieurs langues, mais ce fut surtout en Allemagne qu'on la joua le plus souvent. Dès l'année 1763 il y parut une traduction d'*Heureusement, *dont l'auteur n'était autre que le Prince Frédéric de Braunschweig (1).*

*Chose curieuse, ce fut également en Allemagne qu'une suite d'*Heureusement *fut écrite et représentée. Il parut à un acteur français de la Troupe électorale palatine, au Sieur Antoine* l'aîné, *que l'œuvre de Rochon laissait « désirer au spectateur une fin plus étendue des actions et du sort du jeune Lindor ». Pour « combler cette lacune », Antoine composa et fit jouer à Mannheim* Le Retour de Lindor ou le Nouvel Heureusement *(2).*

Après avoir moissonné des lauriers sur les champs de bataille de Franconie, Lindor revient à Paris et y trouve

jusque dans le détail. Les conseils et les « pronostics » de Figaro à Chérubin (I, 10) sont évidemment inspirés par la tirade de Marton :

« C'est un vrai polisson, un polisson charmant ». (Sc. 1.)

(1) *Glücklicherweise.* Lustspiel von Herrn Rochon de Chabannes. Aus dem Französischen übersetzt. Braunschweig. Fürstl. Waysenhausbuchhandlung, 1763.

(2) Nous avons publié *Le Retour de Lindor* à l'appendice de nos *Comédiens français dans les Cours d'Allemagne,* Première série : *La Cour palatine* (Société française d'Imprimerie et de Librairie, Paris, 1901). Le manuscrit de la Comédie d'Antoine *l'aîné*, qui n'avait pas encore été imprimée, se trouve à la Hof- und Staatsbibliothek de Munich (Cod. Gall. 430).

Madame Lisban fraîchement veuve. Comment apprendra-t-il la chose ? Comment acceptera-t-il « de laisser le meilleur motif pour le bon motif » ? Comment passera-t-il « d'un léger désappointement à l'idée de se résigner à un pis-aller encore attrayant ? Voilà le sujet. Antoine ne l'a pas traité, mais il a tourné autour avec agrément et souplesse » (1). Les jolis vers ne manquent pas dans Le Retour de Lindor, *et l'auteur y a semé d'ingénieuses flatteries à l'adresse de son public. A la scène IV, pour ne citer qu'un exemple, le jeune officier raille « les mœurs tudesques » :*

Auriez-vous souhaité qu'un homme tel que moi,
Courant à peine après sa dix-huitième année,
Adoptât les façons, la mode surannée,
L'immuable sens froid de Messieurs les Germains ?
Qu'une pipe à la bouche, une gazette en mains,
Ayant à mes côtés un grand verre de bière,
J'eusse appris à passer une journée entière
De cette façon-là ? Voilà pourtant le train
Qu'aurait pu contracter votre petit cousin.
Ah ! non ! j'honore fort l'esprit, les mœurs tudesques,
Mais... mais dans un Français elles sont trop burlesques.

Marton approuve, mais sa maîtresse de faire aussitôt cette restriction :

Tu penses mal, Marton. L'on convient aujourd'hui
Qu'avec tout cet esprit et cette pétulance,
Dont en notre faveur nous chargeons la balance,
Le Français ferait bien, recherchant le bon sens,

(1) Cf. E. Faguet, *La Semaine dramatique. Journal des Débats,* lundi 29 septembre 1902.

D'acheter à grands frais celui des Allemands.
Le portrait que Lindor vient ici de nous faire
Ne saurait regarder que l'ordre populaire :
Enclin au ridicule, il en a cent pour un.
Mais les gens d'un état au-dessus du commun
Peuvent être un modèle à qui veut dans la vie
Consulter la raison et fuir l'étourderie.

Et toute la salle (où, bien entendu, ne se trouvaient que des gens « d'un état au-dessus du commun »), ravie d'être offerte en modèle, applaudissait le poète-courtisan.

*On voit quelle heureuse fortune eut la pièce de Rochon de Chabannes. Jouée pendant près de soixante ans à la Comédie-Française, elle fut également applaudie hors de France. Si l'on excepte les œuvres de Marivaux et de Beaumarchais, il y eut peu de comédies au XVIII*e *siècle dont la carrière fut aussi brillante. Aujourd'hui on ne connaît plus guère* Heureusement. *Cette aimable bluette, qui peut-être plairait encore à un public de lettrés, n'a jamais été reprise. On ne la lit pas, car les éditions en sont devenues assez rares. Elle méritait donc d'être réimprimée. Puisse-t-elle retrouver son succès d'antan auprès des lecteurs curieux de l'histoire du théâtre !*

*
* *

*Il nous reste à signaler les différentes éditions d'*Heureusement.

La première parut en 1762 à Paris chez Sébastien Jorry, « rue et vis-à-vis de la Comédie Françoise. Au grand Monarque et aux cigognes ». En tête de la brochure se trouvait une gravure de La Fosse d'après un dessin d'Eissen représentant la collation de la scène X ; au-dessous de l'estampe les armes du Prince de Condé (1).

*En 1774, la veuve Duchesne (Paris, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût) publiait une nouvelle édition d'*Heureusement. *L'auteur, nous apprend l'éditeur, en avait lui-même revu et corrigé les épreuves. L'estampe de La Fosse ornait aussi cette édition.*

*Deux ans plus tard (1776), Rochon réunissait ses œuvres dramatiques en un volume in-8° imprimé chez la veuve Duchesne. En plus d'*Heureusement, *ce volume contenait* La Manie des arts, Les Valets maîtres, Hilas et Sylvie *et* Les Amans généreux.

Enfin en 1786, toujours chez la veuve Duchesne, paraissait en deux volumes in-8° la seconde et dernière édition du Théâtre de Rochon. Le tome I contenait les mêmes pièces que l'unique volume de l'édition précédente et L'Amour français. *Dans le tome II se trouvaient* Le Jaloux, Le Duel, La Tribu, Le Seigneur bienfaisant *et quelques poésies fugitives.*

(1) Nous donnons la reproduction de cette estampe en tête de notre édition.

*Ajoutons qu'*Heureusement *ainsi que* Le Jaloux, La Manie des arts, Les Amans généreux *et* Les prétendus *ont été réimprimés au commencement du XIX*e *siècle dans le* Répertoire général du Théâtre-Français *(Paris, Veuve Dabo, à la librairie stéréotype).*

*Le texte d'*Heureusement, *que nous publions, est celui de l'édition de 1786 ; nous donnons en note les variantes des éditions de 1762 et de 1774.*

Jean-Jacques Olivier.





Acteurs

M. LISBAN.	*M. Préville.*
MADAME LISBAN.	*Mlle Hus.*
LINDOR.	*M. Molé.*
MARTON.	*Mlle Dangeville.*
PASQUIN.	*M. Dubois.*

La Scène est dans l'appartement de Madame Lisban.

Heureusement

Comédie en un acte et en vers.

—×—

SCÈNE I.

MARTON, MADAME LISBAN.

MADAME LISBAN.

Mon mari soupe-t-il aujourd'hui chez Dormène ?

MARTON.

Oui, Madame, et de plus, malgré votre migraine,
Il prétend, m'a-t-il dit, vous y donner la main.

MADAME LISBAN.

Il le prétend, Marton ? Il le prétend en vain.
Cette femme m'ennuie et je n'ai pas, ma chère,
Pour plaire à mon mari la force nécessaire
D'essuyer tous les jours le stérile entretien
De cette extravagante. Elle lui plaît : eh bien !

Qu'il y passe son temps et me laisse tranquille.
Mais laissons ce propos qui m'échauffe la bile
Et parlons d'autre chose.

MARTON.

Oui, du petit Cousin.

MADAME LISBAN.

Eh ! mais, qu'est devenu ce petit libertin ?
Qu'aura-t-il fait, Marton ? N'es-tu pas étonnée
Que nous n'ayons pas vu Lindor de la journée ?

MARTON.

Non... Il s'amuse ailleurs.

MADAME LISBAN.

Marton, l'aimable enfant !
Toujours dansant, chantant, sautant, gesticulant,
Rêvant, imaginant cent tours d'espièglerie ;
Riant, riant sans cesse à vous faire envie ;
Parlant sans raisonner, mais déraisonnant bien ;
Disant avec esprit une fadaise, un rien.
Ah ! Marton, à seize ans, et doué sans partage
Des agrémens divins, qui parent ce bel âge ;
Que tout cela sied bien !... Oh ! je rafolle, moi,
De ce petit fripon.

MARTON.

Moi de même, ma foi.
Mais, pour ma sûreté, lorsque je l'envisage,
Je voudrois lui trouver un air un peu plus sage.

MADAME LISBAN.

Cela le gâteroit : il est charmant, Marton.

MARTON.

Il ne le sçait que trop, le dangereux fripon.

MADAME LISBAN.

J'en conviens : mais il mêle à cet enfantillage
Des sentimens si fiers d'honneur et de courage,
Que tout cela, Marton, le rend intéressant.

MARTON.

C'est un vrai polisson, un polisson charmant.
Il s'aime, il se contemple ; il court dans une glace
Admirer de son port l'élégance et l'audace ;
Il nous fait remarquer sa jambe, son mollet :
« S'ils étoient emportés, dit-il, par un boulet,
« Là, sérieusement, ce seroit bien dommage.
« Eh bien ! j'aurois la Croix ; oui, la Croix, à mon âge.
— La Croix pour une jambe ! — Ah ! de bon cœur, [ma foi,
« Je les sacrifierois toutes deux pour le Roi. »
Il tire son épée ; et, bravant nos allarmes :
« Une, deux, trois ; à vous et rendez-moi les [armes »,
Nous dit-il. Un fusil vient à frapper ses yeux ;
Il le met sur l'épaule et fait le merveilleux,
Enfonce fièrement son chapeau sur la tête,
Va de droite et de gauche, avance un pas, arrête,

Nous ajuste, fait feu, s'amuse de nos cris,
Et vole dans nos bras pour calmer nos esprits.

MADAME LISBAN.

Comme de vrais enfans, oui, nous jouons ensemble.

MARTON.

Vous riez de ces jeux, Madame, et moi j'en tremble.
Prenez-y garde au moins, s'il en est tems encor,
L'Amour s'y mêlera sous les traits de Lindor.
Lindor est un enfant ; mais cet enfant sçait plaire :
Craignez qu'il ne devienne un joujou nécessaire.

MADAME LISBAN.

Oui, pour me réjouir, il sera toujours bon ;
Mais pour m'intéresser... Es-tu folle, Marton,
De penser ?...

MARTON.

Eh mon Dieu ! je sçais ce que je pense ;
Et rien n'est plus sensé... Point tant de confiance.
Est-ce un époux charmant qui doit vous rassurer ?

MADAME LISBAN.

Mais par respect pour moi, je le dois honorer.
Monsieur Lisban, Marton, n'est pas un homme [aimable,
Je le sçais.

MARTON.

Lui, Madame ? Il se croit adorable !

MADAME LISBAN.

Je connois là-dessus sa sotte vanité.

MARTON.

De son petit mérite il est fort entêté.

MADAME LISBAN.

Il vise à la finesse, à la plaisanterie.

MARTON.

C'est ce qui met le comble à sa maussaderie.
Avant que d'entreprendre un récit ennuyeux,
Il dit qu'il fera rire et l'on baille à ses yeux.
Il croit rendre rêveur un objet qu'il ennuie.
Quand on se rit de lui, c'est une agacerie,
Le Sèxe se l'arrache et le trouve charmant.

MADAME LISBAN.

Il m'aime par bonté, comme on aime un enfant;
Et, sans rendre justice à ma délicatesse,
Il ne fait qu'à lui seul honneur de ma sagesse.
Notre âge, avec cela, ne se rapporte point (1).

MARTON.

Il n'entend pas raison, entre nous, sur ce point.
Il est frais et gaillard, il s'admire sans cesse,
Et pense valoir mieux que toute la Jeunesse.

(1) Variante : Nos âges, par malheur, ne se rapportent point. (Éditions de 1762 et de 1774.)

MADAME LISBAN.

Tu vois que mon époux est bien connu de moi ;
Mais je n'en dois pas moins lui conserver ma foi ;
Je sçais me respecter.

MARTON.

C'est fort bien fait, Madame.
Mais ne craignez-vous pas, dans le fond de vôtre
[âme,
Ce dangereux dégoût qu'un époux aujourd'hui,
Avec trop de raison, vous inspire pour lui,
Et ce goût que Lindor, un jeune homme adorable...

MADAME LISBAN.

Mais je ne l'aime pas, rien de plus véritable (1).
Où prends-tu donc ce goût ? Un enfant de seize ans !

MARTON.

Une femme de vingt ! Voilà de braves gens
Pour combattre l'amour ! Grande disconvenance
Pour faire tant sonner votre âge et son enfance !

MADAME LISBAN.

Il est entre nous deux des obstacles plus grands.
Si je me défiais de nos amusemens,
Je ne le verrais plus.

(1) Variante : Mais je ne l'aime pas, rien n'est plus véritable. (Éditions de 1762 et de 1774.)

MARTON.

Voilà comme les Belles
Par pitié pour l'Amour osent présumer d'elles ;
Ce n'est jamais leur faute.

MADAME LISBAN.

Est sage qui le veut.

MARTON.

Dites plus vrai, Madame : est sage qui le peut.

MADAME LISBAN.

Tu plaisantes, Marton ; et malgré ton système,
A toi je m'en rapporte ; oui, Marton, à toi-même.
Il n'est pas que quelqu'un ne t'ait dit des douceurs.
Eh bien ! je gagerois que, ferme en tes rigueurs...

MARTON.

Ne gagez pas.

MADAME LISBAN.

Comment, perdrois-je la gageure ?

MARTON.

Non : mais vous gagneriez de si peu, je vous jure,
Que je me garderois de tirer vanité
D'un triomphe si mince et si peu mérité.

MADAME LISBAN.

Ainsi donc ta vertu, si j'en crois ton langage,
A couru plusieurs fois les dangers du naufrage ?

MARTON.

Elle a pensé périr.

MADAME LISBAN.

Et mon petit parent ?
Il te faisoit la cour ; parle-moi franchement.
Marton, qu'en dit ton cœur ?

MARTON.

Je l'aime à la folie.
Il m'en conte, Madame ; il me trouve jolie ;
Cela me fait plaisir. Mais quelqu'un vient à nous.
Ferme, tenez-vous bien ; c'est Monsieur votre époux.

SCÈNE II.

MARTON, M. LISBAN, MADAME LISBAN.

M. LISBAN, *à sa femme.*

Eh bien ? Quoi ? Qu'est-ce enfin qu'une prompte
[migraine,
Qu'un bizarre refus de souper chez Dormène ?
Ah ! je vois ce que c'est, et j'en ris de bon cœur.
Un peu de jalousie altère ton humeur.
Tu ne sçaurois tenir ton époux en lisière;

(*Madame Lisban sourit.*)

Il faut un peu... Tu ris ! Va, ne fais pas la fière.
C'est fort bien fait à toi de m'aimer tendrement :

Mais il me faut aimer plus raisonnablement;
Me laisser sans chagrin, sans crainte, sans murmure,
Aller, venir, courir, rôder à l'aventure.
Ne fais donc plus l'enfant, viens souper avec nous.

MADAME LISBAN, *à son mari.*

J'irois si j'éprouvois un sentiment jaloux :
Mais je suis rassurée.

M. LISBAN.

Eh ! tu braves Dormène ?...
Il faut donc te quitter et croire à ta migraine,
Soit... A propos, sçais-tu la nouvelle du jour ?

MADAME LISBAN.

Quoi ?

M. LISBAN.

Tous les Officiers ont ordre de la Cour
De joindre leurs drapeaux et de partir sur l'heure.

MADAME LISBAN.

Et Lindor va partir ?

M. LISBAN.

Quoi ! veux-tu qu'il demeure ?
Eh mais ! ce départ-là paroit te chagriner.

MADAME LISBAN.

Je ne le cèle pas : faut-il s'en étonner ?
C'est un enfant, monsieur, que vous aimez, que [j'aime...

M. LISBAN.

Oui; mais il faut aimer cet enfant pour lui-même.
Et que seroit-ce donc que ton beau désespoir,
Si ton époux partoit ?

MARTON, *à M. Lisban.*

Eh ! partez pour le voir.

M. LISBAN, *à Marton.*

Ma foi, qu'elle est heureuse, étant ainsi formée,
Marton, de n'avoir pas un mari dans l'armée !

(*A sa femme.*)

Mais, là, console-toi du départ de Lindor;
Ce n'est pas un mari que tu perds.

MARTON, *à part.*

Le butor !

(*Haut.*)

Si vous partiez, Monsieur ? Jugez mieux de son âme;
Vous ne connoissez pas la force de Madame;
L'honneur la soutiendroit. Oh ! nous aurions ici
Bonne grâce à trembler pour les jours d'un mari.
Des Françoises, morbleu !

M. LISBAN, *à Marton.*

Quel beau zèle t'enflamme !
Marton est un César; ma femme est une femme,
Et je te réponds bien de son foible pour nous.

(*A sa femme.*)

Adieu, tu reverras bien-tôt ton cher époux.
Je ne te donne pas le bon soir, ma petite ;
Je te le garde.

MARTON.

Allez, nous vous en tenons quitte.

SCÈNE III.

MADAME LISBAN, MARTON.

MARTON.

Eh bien ? Vous n'aimez pas votre petit parent ?
Lindor, le beau cousin, vous est indifférent ?
Et déjà son départ...

MADAME LISBAN.

Oui, sans doute, il m'afflige.

MARTON.

Et vous regardez-vous encor comme un prodige ?

MADAME LISBAN.

Non : mais, voyant partir Lindor pour les combats,
D'un peu d'émotion je ne me défends pas ;
Je crois innocemment pouvoir à sa jeunesse
Donner, sans en rougir, ces marques de foiblesse.

MARTON.

Rien n'est plus naturel que ce petit chagrin ;
Mais méfiez-vous-en... Je vois venir Pasquin.
Sachons ce qu'il nous veut ; quel important mes-
[sage...

SCÈNE IV.

MARTON, MADAME LISBAN, PASQUIN.

MARTON.

Bon jour, Pasquin.

PASQUIN, *à Marton.*

Bon soir ; nous partons.

MARTON.

Bon voyage.
Tu nous apprends cela d'un air bien dégagé.

PASQUIN.

Nous sommes tous contens.

MARTON.

On vous est obligé.

PASQUIN.

Nous partons pour l'armée, et tu le sçais, ma chère,
C'est aller à la noce en terme militaire.
Ah ! si tu nous voyois dans un jour de combat !
Morbleu !

MARTON.

Comment ! Pasquin parle en brave soldat !
Cela lui sied fort bien.

PASQUIN.

Vraiment, j'ai du courage
Et je compte marcher...

MARTON.

Derrière le bagage.
Dis-nous, que fait Lindor ? Est-il bien affligé ?
Vient-il ? Ne vient-il pas ? De quoi t'a-t-il chargé ?

PASQUIN.

D'une commission, dont je sens la réponse.

MARTON.

Il veut nous voir, je gage.

PASQUIN.

Oui, Marton.

MARTON.

Je t'annonce
Qu'il nous fera plaisir ; va le chercher.

MADAME LISBAN.

Marton,
Je n'y puis consentir.

MARTON, *à Madame Lisban.*

Le refus est fort bon.
Et pourquoi, s'il vous plaît, Madame.

MADAME LISBAN.

Par décence ;
L'absence d'un époux armant la médisance...

MARTON.

Au moment d'un départ et peut-être éternel,
Refuser de le voir, le trait serait cruel.

MADAME LISBAN.

Oui ; mais lorsque j'y pense...

MARTON.

Eh ! vous êtes trop bonne :
Livrez-vous au conseil que votre cœur vous donne.
Un cousin...

MADAME LISBAN.

Un enfant...

MARTON.

On ne sçauroit jaser.

MADAME LISBAN.

Que l'on voit tous les jours...

MARTON.

Eh ! oui ; qui peut penser ?...

MADAME LISBAN.

Le monde est si méchant.

MARTON.

Il faut le laisser mordre.

(*A Pasquin.*)

Qu'il vienne; et toi va-t-en, de crainte de contre-[ordre.

(*Pasquin sort.*)

SCÈNE V.

MARTON, MADAME LISBAN.

MADAME LISBAN.

Eh ! mais vous décidez, Marton, bien promptement.

MARTON.

Eh ! mais c'est bien le cas de chicaner vraiment !
Et puis on est parti... Là que pourriez-vous dire ?

MADAME LISBAN.

Mais te gronder, Marton...

MARTON.

Oui, me gronder pour rire.

MADAME LISBAN.

Eh bien ! soit ; on ne peut, Marton, te convertir.
Dès que Lindor viendra, qu'on me fasse avertir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

MARTON, *seule.*

Elle craint le Public beaucoup moins qu'elle-même :
Elle en tient pour Lindor ; oui, sans doute, elle
[l'aime.
Mais moi, suis-je plus brave ? Ai-je plus de raison ?
Il faut en convenir, ma foi, je crois que non.
Eh ! mais me voilà bien ! le bel amour ! qu'en faire ?
L'absence en débarrasse avec un militaire.

SCÈNE VII.

MARTON, LINDOR.

LINDOR.

Eh ! bon jour, mon enfant.

MARTON.

Voilà mon étourdi.

LINDOR.

Laisse-moi t'embrasser.

MARTON.

Vous êtes trop hardi.

LINDOR.

Tu plaisantes. Je viens, sous l'habit d'ordonnance,
De faire mes adieux presque à toute la France ;
Et, plein d'impatience, à tes pieds je me rends.

MARTON.

Après toute la France !

LINDOR.

Il est des soins décens.
Il fallait faire voir à la Cour, à la Ville,
Que Lindor n'étoit pas un Sujet inutile.
Il ne me reste plus qu'à prouver à Marton...

(*S'avançant pour la cajoler.*)

MARTON.

On ne me prouve rien.

LINDOR.

Tout de bon ?

MARTON.

Tout de bon.
Finissez...

LINDOR.

Le refus, sans doute, est pour la forme ?
Comment me trouves-tu sous l'habit uniforme ?
J'ai bon air, n'est-ce pas ? Je veux que mes habits
Reviennent tout criblés de balles de fusils.

Ne nous attristons pas, point de mélancolie.
Parbleu ! je vais entendre une belle harmonie,
Un tapage d'enfer... Nous ferons de beaux sauts.
Nous ne tirerons pas notre poudre aux moineaux.
Je viens en ce moment d'acheter une bête
Qui me secondera dans ces beaux jours de fête,
Un cheval de bataille excellent, plein d'ardeur
Et docile à la main d'un adroit conducteur ;
Il est fier... comme moi ; nous ferons des merveilles.
Je viens de lui tirer entre les deux oreilles
Vingt coups de pistolet qui ne l'ont pas ému.
Nous ferons bien ensemble ; eh ! Marton, qu'en
[dis-tu ?...
A propos, comment va la charmante cousine ?

MARTON.

Il est tems d'y penser.

LINDOR.

Ta friponne de mine
Me fait tout oublier.

MARTON.

Mais vous n'y pensez pas :
Vous ne m'avez encor parlé que de combats.

LINDOR.

Oh ! je sens le reproche, et je prétends, ma Reine...

MARTON.

Eh ! pensez à Madame ; elle en vaut bien la peine.

LINDOR.

Eh ! mais, j'y pense aussi; mais mon nouvel état...
Morbleu ! le bel habit que l'habit de soldat !
Tiens, de la tête aux pieds sans cesse je me mire.
Mais regarde-moi donc. Je veux que l'on m'admire.
Ce chapeau sur les yeux ne me sied-il pas bien ?
Ne me donne-t-il pas un petit air vaurien,
Un air audacieux qui sied au militaire,
Un air grenadier ?

MARTON.

Oh ! vous aurez beau faire,
Vous n'aurez jamais l'air que d'un homme charmant.

LINDOR.

Eh ! mais, ce n'est pas là, Marton, un compliment.
Si je n'impose pas par un air formidable,
Ce bras n'en sera pas trouvé moins redoutable.

MARTON.

Pourra-t-il manier un sabre, un mousqueton ?
Le bel homme, ma foi !

LINDOR.

Tu plaisantes, Marton.
Il faut, pour te punir de tant de défiance,
Il faut que je t'en fasse éprouver la puissance :
Point de quartier, je vais te traiter en hussard.

(*Il court après elle, et est surpris par Madame Lisban.*)

SCÈNE VIII.

MARTON, LINDOR, MADAME LISBAN.

MADAME LISBAN.

Que faites-vous ?

LINDOR, *embarrassé.*

On fait ses adieux, quand on part.
(*Marton sort.*)

SCÈNE IX.

LINDOR, MADAME LISBAN.

MADAME LISBAN.

Je le vois. Enfin donc vous partez pour l'Armée.

LINDOR.

Oui, cousine.

MADAME LISBAN.

Votre âme en paroît bien charmée.

LINDOR.

Audacieux Amant, Soldat vraiment François,
Je n'ai jamais formé que deux ardens souhaits :
De réduire une Belle et servir ma Patrie (1).

(1) Variante : De réduire une Belle et venger ma Patrie. (Édition de 1762.)

La moitié de mes vœux sera bientôt remplie.
Je pars et je vaincrai. J'espère, à mon retour,
Joindre aux lauriers de Mars les myrthes de l'Amour.

MADAME LISBAN.

Lindor...

LINDOR.

Présentement, je n'ai pour avantage
Que des airs écoliers, ma figure, mon âge;
Aussi vous me traitez comme on traite un enfant.
Mais quand je reviendrai glorieux, triomphant,
Précédé du récit de mes hautes merveilles,
Dont on aura cent fois étourdi vos oreilles,
Votre cœur palpitant de plaisir et d'amour
Me pourra-t-il alors refuser du retour ?
Que sçait-on, ma cousine ? Ah ! si par aventure
Je revenois couvert d'une heureuse blessure...
Ah ! qu'un amant blessé me semble intéressant !
Si j'étois femme, moi, si j'avois un amant,
Ce seroit ma folie ; ô Dieux ! avec délices
Je me retracerois ses nobles cicatrices,
J'aurois à les compter un plaisir inoui
Et j'en serois moi-même orgueilleuse pour lui.
Je reviendrai blessé, n'en doutez point, cousine,
Et vous n'y tiendrez pas.

MADAME LISBAN, *à part.*

Ce discours m'assassine

(*Haut.*)
Allez, jeune insensé, faites votre devoir;
Mais cachez-moi des maux que je n'ose entrevoir.
J'ai bien assez de peine à soutenir l'image
Des dangers infinis...

LINDOR.

Il faut tout mon courage
Pour pouvoir me résoudre à m'éloigner de vous.
Adieu, belle cousine, adieu, séparons-nous.
Souvenez-vous un peu d'un cousin qui vous aime :
Il reviendra fidèle et digne de vous-même,
Le cœur préoccupé de vos divins appas.
S'il est tué pourtant, il ne reviendra pas;
Mais on vous remettra, de ma part des tablettes,
De mon amour pour vous confidentes discrettes.
C'est une chose à voir que ces tablettes-là.
C'est de l'Amour pour vous, on n'y voit que cela;
Votre nom est par-tout; les pages sont remplies
De ce que nous avons dit ou fait de folies.
On n'y voit quel beau jour nous nous sommes connus,
Les heureux jours depuis où nous nous sommes vus,
Si c'étoit dans un cercle, ou bien en tête-à-tête.
Ces derniers sont marqués comme des jours de fête.
Les heureux à-propos, les maudits contre-tems,
Nos petits démêlés sans raccommodemens,
Mes larmes, mes regrets, mes soupirs, mes œillades,
Vos soufflets d'ordonnance après mes embrassades,
Mes serremens de mains, mes battemens de cœur,
Y sont comptés, datés dans un ordre enchanteur.

MADAME LISBAN.

Il faut brûler, cousin, de pareilles sornettes.

LINDOR.

On me brûleroit vif plutôt que mes tablettes.

SCÈNE X.

MARTON, LINDOR, MADAME LISBAN.

(*Marton rentre, faisant apporter une table sur laquelle est dressée une collation.*)

MADAME LISBAN.

Laissons cela, Lindor, et changeons de discours.

LINDOR.

Voyons; que dirons-nous de mieux que nos amours?

MADAME LISBAN.

Soupez-vous aujourd'hui ?

LINDOR.

Question fort touchante !
Je devrois pour cela vous quitter, ma parente.

MADAME LISBAN.

Vous ne feriez pas mal de suivre ce dessein,
Car je ne soupe pas et vous mourrez de faim.

MARTON.

(*A Madame Lisban.*)

Bon, il mourra de faim ! A-t-on faim quand on
[aime ?
Nous soupons en malade, il soupera de même.

(*A Lindor.*)

Allons... qu'en dites-vous ?

LINDOR, *à Marton.*

Je ne changerois pas
Ce dessert de l'Amour pour le plus beau repas.

(*A Madame Lisban.*)

Mais à propos... Comment ?... Qu'avez-vous ?

MADAME LISBAN.

La migraine ;
Et comme mon époux est allé chez Dormène,

(*A Marton.*)

J'étois... Mais es-tu folle ? Il faut changer cela.

LINDOR.

Tout comme vous voudrez ; pour moi, je reste là.

(*A Marton.*)

Asseyons-nous, cousine ; et toi, fais le service.
Nous aurons là vraiment un beau garçon d'office.

(*Lindor s'assied d'abord, et dit* :)

(*A Madame Lisban assise.*

Allons, point de façons... Que cet instant m'est
[doux (1),
Cousine, où je me vois tête à tête avec vous !
Je crois avec ma femme être dans mon ménage ;
Elle n'est pas parée et m'en plaît davantage :
Un simple négligé par l'Amour inventé
Relève innocemment l'éclat de sa beauté,
Et je me flatte encore qu'on a pris pour me plaire
Le frais ajustement d'une simple Bergère.
Eh ! pensez-vous aussi que je sois votre époux ?

MADAME LISBAN.

Qu'y pourriez-vous gagner ?

LINDOR.

Des droits.

MADAME LISBAN.

Y pensez-vous ?
Valent-ils les refus qu'une femme estimable
Fait souvent à l'amant, qu'elle trouve adorable ?

(*Lindor montre de l'humeur.*)

Mais, qu'avez-vous, Lindor, qui vous afflige ainsi ?
D'où vient que tout-à-coup votre front s'obscurci ?

LINDOR.

Ah ! vous ne m'aimez pas.

(1) Variante :... Que cet instant est doux. (Édition de 1762.)

MADAME LISBAN.

Non comme vous, sans doute;
Je m'en garderois bien.

MARTON.

On sait ce qu'il en coûte.

MADAME LISBAN.

(Lui présentant quelque chose de la collation.)
Tenez.

LINDOR.

(Lui prenant la main.)
La belle main !

MADAME LISBAN.

Finissez, Lindor.

LINDOR.

Non.
C'est trop me retenir, vous m'en ferez raison.
Je ne puis résister au charme involontaire...

(Il baise sa main.)

MADAME LISBAN.

(Retirant sa main.)
Mais vous devez du moins craindre de me déplaire.

MARTON.

(Lui versant un verre d'eau.)
Voici, mon beau Monsieur, pour calmer vos esprits.

LINDOR, *a Marton.*

Verse rasade, Hébé; je veux boire à Cypris.

MADAME LISBAN.

Je vais donc boire à Mars (1).

MARTON.

Qui vient troubler la fête ?
Ciel ! qu'entends-je ? Un carosse ! A la porte, il
[s'arrête :
Il entre : c'est Monsieur... Où nous sauverons-nous ?

MADAME LISBAN, *à Marton.*

Eh ! pourquoi nous sauver ?

MARTON, *à Madame Lisban.*

Moi, je crains son courroux.

MADAME LISBAN.

Qui pourroit l'allumer ?

MARTON.

Comment ! Votre migraine,
Le refus de souper avec lui chez Dormène,
Lindor, en ce moment tête-à-tête avec vous,

(1) « Mlle Hus s'étant retournée avec grâce et modestie vers Mgr. LE PRINCE DE CONDÉ, qui assistoit à la première représentation de cette Pièce, le Public avec elle lui fit l'application du mot de Mars et les applaudissements furent universels. »

Voilà plus qu'il n'en faut pour fâcher un époux,
Pour perdre sans retour toute sa confiance.
Madame, fiez-vous à mon expérience.
Allez, vite Lindor, partez, suivez mes pas.

MADAME LISBAN.

Eh ! mais, Marton...

MARTON.

Marton ne vous écoute pas.

(Marton sort et emmène Lindor, qui fait le lazzi d'aller et venir pour prendre son chapeau, qu'il a laissé sur un fauteuil, ranger sa chaise et emporter une assiette de dessert.)

SCÈNE XI.

MADAME LISBAN, *seule.*

Eh ! je les laisse aller... Mais quelle étourderie !...

SCÈNE XII.

MADAME LISBAN. M. LISBAN.

MADAME LISBAN.

Ah ! vous voilà.

M. LISBAN.

Je viens te tenir compagnie.

MADAME LISBAN.

(*Haut* :) (*A part* :)

Vous me faites plaisir... Je ne sçais quel parti
Dans cette occasion prendre avec mon mari.

M. LISBAN.

La joie, à mon aspect, dans tes regards éclate.
Tu ne m'attendois pas ?

MADAME LISBAN.

Votre retour me flatte,
N'en doutez point, Monsieur.

M. LISBAN.

Je suis bien bon, dis-moi,
De revenir souper tête-à-tête avec toi.

MADAME LISBAN.

Mais je ne soupe pas.

M. LISBAN.

Moi non plus ; mais je cause.

MADAME LISBAN, *à part.*

Je vais lui découvrir...

M. LISBAN.

Tiens, parlons d'une chose.
Tu ne rougis donc pas d'adorer ton époux
Mais rien n'est plus bourgeois. Sais-tu bien, entre
[nous,

Que ce goût suranné, tes grands airs de décence
Désolent tout le monde et demandent vengeance(1)?

MADAME LISBAN.

L'hymen m'unit à vous; et je ne pense pas
Que l'on doive prétendre à mes faibles appas.

M. LISBAN.

Ainsi Cléon, Durval, cette folle jeunesse,
Qui compose ta Cour, t'obsède et me caresse;
Chacun doit trouver bon que ton cœur attendri,
Malgré les mœurs du tems, lui préfère un mari;

(1) Variante :

Mais rien n'est plus bourgeois. Sais-tu bien, entre nous,
Qu'on en rit dans le monde et qu'on dit sans mystère :
Il faut absolument qu'ensemble on les enterre,
Ou que loin de Madame on exile Monsieur,
Pour pouvoir la former, humaniser son cœur
Et la mettre au courant .. Que c'est une misère
Que tes opinions ; ta gloire une chimère;
Que tu n'es bonne à rien dans la société
Depuis notre union ; que ta folle fierté,
Ton amour suranné, tes tons de bienséance
Désolent tout le monde et demandent vengeance.
(Édition de 1762.)

Autre variante :

Mais rien n'est plus bourgeois, Sais-tu bien, entre nous,
Qu'on en rit dans le monde et qu'on dit sans mystère :
Il faut absolument qu'ensemble on les enterre,
Ou que loin de Madame on exile Monsieur,
Afin de la former, d'humaniser son cœur.
Ton amour suranné, tes tons de bienséance
Désolent tout le monde et demandent vengeance.
(Édition de 1774.)

Que tout soit, en un mot, pour le pauvre bon-homme :
Pour quel époux encore ! Un époux, qui t'assomme,
Un sot, un ennuyeux, un bavard, un oison.
N'est-ce pas, mon enfant ? Quelle comparaison
Avec tous ces messieurs ?

MADAME LISBAN.

Je n'en dois faire aucune.

M. LISBAN.

Je les plains s'ils n'ont pas de meilleure fortune.
Ils en sçavent bien long tous ces beaux messieurs-là.
T'ont-ils bien ennuyée ? Ah ! conte-moi cela.
Et le petit Lindor, lui vient-il de l'audace ?
Tu rougis... Quelle enfance (1) !

MADAME LISBAN.

Épargnez-moi, de grâce,
De semblables discours.

(1) Variante :

T'ont-ils bien ennuyée ?... Ah ! conte-moi cela.
Quel est le plus adroit ? Cléon, Durval, Florise ?
Je crois que ce dernier pare la marchandise,
Qu'il sçait la débiter. Il te chassait de près ;
Il doit être piqué d'avoir perdu ses frais.
Florise a de l'esprit, sa figure a des charmes.
Eh ! que sçais-je, peut-être a-t-il le don des larmes ?
N'en a-t-il pas versé pour toucher ta vertu ?
Et le petit Lindor, comment le traites-tu ?
Comment s'en tire-t-il ? Lui vient-il de l'audace ?
Tu rougis... Quelle enfance !

(Édition de 1762.)

M. LISBAN.

Oh ! tiens, je n'aime pas
Ces superbes vertus qui font tant de fracas.

MADAME LISBAN.

Vous y comptez pourtant ?

M. LISBAN.

Oh point !... Je te dévoile
Que je ne compte ici que sur ma bonne étoile.
Tiens, mon cœur, j'ai connu bon nombre de Beautés,
Je leur ai fait cent tours, cent infidélités,
J'étois un vrai fripon ; eh bien ! pas une Belle,
Malgré des torts réels, n'a pu m'être infidelle.
Je te puis avouer, sans être fanfaron,
Que, quand je suis aimé, c'est, ma foi, tout de bon.
Ce n'est pas que je sois plus aimable qu'un autre.
Chacun a son mérite et l'on s'en tient au nôtre.
C'est un je ne sçais quoi, qui, je ne sçais comment,
Comme dit bien... Molière... assez comiquement.
Enfin, tu comprends bien, n'est-il pas vrai, ma Reine ?
Par exemple, tu vois si ton mari te gêne.
As-tu donné ce soir rendez-vous à quelqu'un ?
Suis-je de trop ? Je sors, si je suis importun.

MADAME LISBAN.

Non, vous ne sçauriez l'être et c'est me faire outrage.

M. LISBAN.

Tu sens que tout ceci n'est qu'un pur badinage.

MADAME LISBAN, *se levant de table.*

Oui, je le pense ainsi... Je vais me retirer.
Donnez-moi la main.

M. LISBAN.

Soit. Mais avant que d'entrer
Je vais chercher...

MADAME LISBAN.

Quoi donc ?

M. LISBAN.

Pour t'amuser, ma chère,
Je veux te lire un Conte.

MADAME LISBAN.

A présent ? Pourquoi faire

M. LISBAN.

Un Conte singulier, qu'on nomme HEUREUSEMENT.
C'est un benêt d'époux qui rentre justement...
Il croit que son retour charme son Artémise,
Lui tient de sots propos, dont il la croit éprise ;
Il lui dit des douceurs, comme nous autres foux
Nous pourrions tendrement nous en dire entre nous.
Non, rien n'est plus piquant. J'ai la tête remplie
De cette ingénieuse et charmante folie.
Je vais t'aller chercher ce petit Conte-là ;
Il est dans le Salon ; cela te bercera.

(*Il entre dans le salon.*)

SCÈNE XIII.

MADAME LISBAN, *seule.*

Il va tout découvrir... O Dieux ! je suis perdue.
Eh ! devois-je, Lindor, te cacher à sa vue ?
Quelle imprudence ! O Ciel ! Qu'elle va me coûter !
Où me cacher ? Où fuir ? Dans quels bras me jetter ?
Je suis morte.

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

MADAME LISBAN. M. LISBAN.

M. LISBAN.

(*Eclatant de rire, à lui-même.*)

Ah ! Ah ! Ah ! J'étoufferai de rire.

MADAME LISBAN.

Ciel ! qu'entends-je ? Que vois-je ? Quel transport
[l'inspire ?

(*Avec la plus grande surprise.*)

Il rit !...

M. LISBAN, *de même.*

Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! J'en rirai plus d'un jour.

MADAME LISBAN, *en elle-même.*

Non, je ne conçois rien à ce joyeux retour.
Il faut le voir venir.

M. LISBAN, *de même.*

L'excellente aventure !

MADAME LISBAN, *de même.*

Tout cela me paroît d'un assez bon augure.

M. LISBAN, *de même.*

Ah ! le petit fripon ! Qui s'en seroit douté ?
Il est d'assez bon goût ; pas trop mal débuté !
(*Allant à sa femme.*)
Mignonnette, sais-tu quel sujet m'amène !...
Ah ! Ah ! Ah ! laisse-moi reprendre mon haleine.
Ma foi, je n'en puis plus.

MADAME LISBAN.

(*Se levant et à part :*)
Que veut dire ceci ?
Lindor aura trompé sans doute mon mari.
(*A son mari :*)
Eh bien ! Achevez-donc. Si j'ose vous le dire,
Je ne conçois pas trop de quoi vous pouvez rire.

M. LISBAN.

Lindor...

MADAME LISBAN.

Eh bien ! Lindor ? Parlez, expliquez-vous.

M. LISBAN.

Le Cousin est ici ; mais motus, taisons nous.
Il est incognito. Si c'étoit pour ton compte,

Passe encore ; mais devine à qui le drôle en conte (1) ?
Quel est l'heureux objet qui l'attire en ces lieux ?
Marton, en ce moment, recevoit ses adieux.

MADAME LISBAN, *à part.*

Ah ! Je suis trop heureuse ; à la fin je respire.
(*Haut.*)
Vous m'étonnez... Comment ?... et que voulez-vous [dire ?

M. LISBAN.

Il faut tout t'expliquer. J'ai surpris le Cousin
Aux genoux de Marton ; il lui baisoit la main.

MADAME LISBAN.

Comment ! chez vous ?

M. LISBAN.

Voyez le grand malheur, Madame !
J'aime mieux qu'on en conte à Marton qu'à ma [femme.
Enfin, pour t'achever mon histoire en deux mots,
Je suis pour la Petite entré fort à propos.

MADAME LISBAN.

Que sont-ils devenus ?

(1) Variante :

Il est incognito. Ce n'est point pour ton compte,
Devine un peu, devine à qui le drôle en conte.

(Édition de 1762.)

M. LISBAN.

Ah ! voilà l'impayable.
Quand ils m'ont vu paroître, ils ont cru voir le [diable
Et s'échappant tous deux, honteux d'être surpris,
Je les ai tous les deux poursuivis par mes ris.
Qu'une femme surprise est sotte, ma Petite !
Mais quoi ! Ne veux-tu pas nous tenir un peu quitte
De cette gravité qui n'est pas de saison ?
N'est-ce pas à-propos rentrer dans sa maison
Pour mettre le bon ordre ?... Hein ? Qu'en dis-tu ?

MADAME LISBAN.

Sans doute.

M. LISBAN.

C'est mettre, comme on dit, le Renard en déroute.
Que devenoit Marton ? Eh ! voilà justement,
Voilà, sur mon honneur, mon Conte HEUREUSEMENT.
Peste ! Il vous connoît bien l'Auteur de cet Ouvrage !
« Une femme est souvent plus heureuse que sage,
Dit-il.... Eh bien ! Marton vous démontre cela.
Rien n'est plus singulier que cette histoire-là.
Il faut être avec moi toujours sur le qui-vive.
On fait une sottise ; heureusement j'arrive.
Parbleu j'ai le nez fin... Ne gronde pas Marton !
C'est un malheur qui peut lui servir de leçon.
Voilà de ces hasards...

MADAME LISBAN, *à part.*

Qui sauvent l'innocence
Du danger, où souvent l'expose une imprudence.

M. LISBAN.

Si quelque fantaisie, un petit goût fripon
Te prenoit pour quelqu'un, dis le moi sans façon ;
Que je ne vienne pas...

MADAME LISBAN.

Vous, Monsieur ? Au contraire.
Comptez que je prendrai tout le soin nécessaire
Pour sauver ma vertu d'un lâche attachement.
Mais si je me pouvois oublier un moment,
Personne ne sçauroit en ce malheur extrême
Plus à mon gré, Monsieur, survenir que vous-même.

M. LISBAN.

Fort bien ! Puissé-je donc en cas d'évènement
Rentrer, comme aujourd'hui, toujours heureusement.



Paris. — Société française d'imprimerie et de Librairie.